

La Trilogie de la villégiature



Dossier de presse

PRESSE

MAGALI FOLLÉA

magali.follea@theatredescelestins.com

+33 (0) 4 72 77 48 83

DOMINIQUE RACLE

dominiqueracle@agencedrc.com

+33 (0) 6 68 60 04 26

Vous pouvez télécharger les dossiers de presse
et photos des spectacles sur notre site

www.presse.theatredescelestins.com

Login : presse / Mot de passe : presse4883

20 sept.
– 8 oct.
2022

CRÉATION CÉLESTINS 2022

La Trilogie de la villégiature

Texte **Carlo Goldoni**

Mise en scène **Claudia Stavisky**

Traduction et version française de **Myriam Tanant**

Adaptées par **Claudia Stavisky**

Avec **Frédéric Borie, Éric Caruso, Maxime Coggio, Anne de Boissy, Pauline Cheviller, Christiane Cohendy, Benjamin Jungers, Lise Lomi, Daniel Martin, Marin Moreau, Bruno Raffaelli, Julie Recoing, Savannah Rol**

Scénographie **Christian Fenouillat**

Costumes **Graciela Galan**

Lumière **Franck Thévenon**

Son **Aline Loustalot, Jean-Louis Imbert**

Vidéo **Étienne Guiol**

Assistanat à la mise en scène **Alexandre Paradis**

En partenariat avec

arte

Télérama

sceneweb.fr



GRANDE SALLE

HORAIRES

20h – dim. 16h
Relâche lun.

DURÉE ENVISAGÉE

3h

SURTITRAGE EN ANGLAIS

1^{er} au 2 octobre

AUDIODESCRIPTION

2 octobre

RÉSUMÉ

Ils n'en ont pas les moyens, mais veulent vivre comme des aristocrates. Ainsi, Filippo, Giacinta, Leonardo, Vittoria et leurs deux familles se lancent dans de vastes préparatifs. Ils rassemblent toutes leurs affaires pour s'en aller passer les beaux jours à la campagne. Mais une fois sur place, personne ne parvient réellement à jouir de l'oisiveté bucolique. Des conflits amoureux surgissent, engendrant joutes et péripéties. L'argent, lui, file entre les doigts. La réalité économique finit par reprendre ses droits. Jusqu'à la ruine. À travers trois pièces conçues comme les épisodes d'une même comédie douce-amère, *La Trilogie de la villégiature* va de l'intime au politique, de la légèreté à la gravité, pour éclairer les vertiges du paraître. Fidèle à son goût des fresques populaires, Claudia Stavisky transporte les couleurs vives et facétieuses du théâtre de Goldoni dans l'Italie des années 1950. Vivacité des intrigues, virtuosité de l'art de l'acteur : un spectacle solaire et profondément humain, où la drôlerie est le véhicule de toutes les situations.

ENTRETIEN AVEC CLAUDIA STAVISKY – Metteuse en scène

La première création que vous avez présentée aux Célestins, après votre nomination à la direction de ce théâtre en 2001, a été *La Locandiera*. Aujourd'hui, vous revenez à l'écriture de Carlo Goldoni avec *La Trilogie de la villégiature*. Qu'est-ce qui vous a donné envie de célébrer ces retrouvailles avec le théâtre de l'auteur vénitien ?

Claudia Stavisky : Ces retrouvailles sont pour moi très émouvantes, car Carlo Goldoni est un auteur que j'aime beaucoup. J'aime d'abord bien sûr son écriture, mais j'aime aussi ce qu'il représentait à son époque en tant qu'artiste. Toute sa vie, Goldoni a lutté pour faire naître un théâtre nouveau, pour faire évoluer l'art dramatique qui existait en Italie à son époque, c'est-à-dire la commedia dell'arte, vers un théâtre de texte. J'ai vraiment une profonde tendresse pour cet auteur. Finalement, revenir à son écriture tant d'années après *La Locandiera*, avec l'une de ses pièces majeures, *La Trilogie de la villégiature*, l'une des dernières œuvres qu'il a écrites avant de quitter son pays pour venir finir sa vie à Paris, est vraiment une façon pour moi, non seulement de rendre hommage au génie de son théâtre, mais aussi à l'homme et à l'artiste qu'il était.

Pouvez-vous rappeler la façon dont Goldoni a participé, au XVIII^{ème} siècle, à révolutionner la comédie italienne ?

C. S. : En se battant pour imposer un théâtre de texte, Goldoni a rompu avec une tradition de l'oralité, du masque, du canevas, de l'improvisation... Il a ainsi fait naître un théâtre dont la construction dramaturgique reposait sur davantage de réalisme. Cela, contre l'avis de nombreux acteurs qui ne comprenaient pas pourquoi ils devaient tout à coup se mettre à apprendre des textes ! Goldoni a défendu une vision du théâtre qui approfondissait la représentation de la société, non plus par le biais de caricatures, mais par le biais d'une mise en jeu beaucoup plus aiguë de la pensée. En conférant au théâtre la capacité de toucher l'âme et l'esprit des spectateurs, il lui a permis de sortir de son rôle de simple divertissement. Pourtant, il

continuait à écrire des comédies. Je crois que c'est ça que j'aime profondément dans ses pièces. Ce sont bien sûr des comédies, mais des comédies qui ont une profondeur d'humanité, qui refusent la caricature, donc la généralisation, qui s'attachent à étudier des personnalités sociales dans toute leur complexité. Goldoni regarde le monde tel qu'il est, de façon sérieuse, afin d'en rire.

Parmi toutes les pièces de cet auteur, pourquoi avoir choisi de mettre en scène *La Trilogie de la villégiature* ?

C. S. : Je crois que monter cette pièce est un peu le rêve de tout metteur en scène, car il s'agit de l'une de ses pièces les plus abouties. C'est une œuvre extrêmement complexe. Pas dans son sujet, mais dans sa forme théâtrale. Les trois textes qui composent cette trilogie sont très différents. Ils convoquent des espaces divers et de nombreux personnages. *La Trilogie de la villégiature* est une œuvre-fleuve qui porte un regard profondément populaire sur le monde, un peu comme le fait *La Vie de Galilée*, de Bertolt Brecht, que j'ai mise en scène en 2019.

De quoi traite cette trilogie ?

C. S. : D'une certaine façon, on pourrait presque dire que *La Trilogie de la villégiature* est comme une série, avec trois saisons qui racontent un cheminement, un parcours, une aventure humaine pour chacun de ses personnages. Tout au long de ces trois pièces, se pose la question de savoir si ces femmes et ces hommes vont apprendre quelque chose de ce qui leur arrive. Goldoni met en jeu la tension entre l'être et le paraître, il éclaire l'impossibilité de s'épanouir lorsque l'on est coincé entre ses pulsions, ses nécessités profondes, et les injonctions sociales auxquelles on pense devoir se soumettre. Cela, à une époque où la classe marchande copiait les codes de l'aristocratie. *La Trilogie de la villégiature* raconte l'illusion d'une ascension sociale à travers l'apparat. Dans la première pièce, *La Manie de la villégiature*, tout part de la frénésie du départ en vacances de deux familles de la bourgeoisie de Livourne, familles en apparence extrêmement aisées qui se préparent à prendre leurs quartiers d'été, comme le faisaient alors les aristocrates. Au XVIII^{ème} siècle, la notion de vacances n'avait pas vraiment de sens. Il y a donc beaucoup de dérision dans l'effervescence que Goldoni met en scène, dans la fièvre trépidante de ces préparatifs. À l'époque, les marchands allaient à la campagne de façon tout à fait ponctuelle, au moment des vendanges, ou de la préparation de l'huile... Une fois ces besognes achevées, ils retournaient à la ville, lieu souvent situé à seulement quelques dizaines de kilomètres de leurs champs

« Goldoni regarde le monde tel qu'il est, de façon sérieuse, afin d'en rire. »

À quoi est due la fièvre dont vous parlez ?

C. S. : En partie aux histoires d'amour et de désamour qui se jouent entre quatre jeunes gens, deux garçons et deux filles appartenant à cette société en ébullition. Leurs relations exacerbées, révélant des passions d'une grande violence, d'une grande vivacité, vont déterminer les conditions du départ qui se prépare depuis des mois. Dans la première pièce, les choses se révèlent chaotiques. Ils partent, puis ne partent plus, puis partent de nouveau, puis

ajournent une fois encore leur départ... Il s'agit d'une journée totalement folle. Et finalement, le soir, enfin, ils arrivent toutes et tous à prendre la route.

C'est là que s'ouvre la deuxième pièce, *Les Aventures de la villégiature*, qui se déroule à Montenero...

C. S. : C'est ça. Et on se rend compte que cette bourgeoisie naissante copie les codes et les habitudes de l'aristocratie, mais est incapable d'en jouir. Les fameuses vacances dont il est question depuis le début de la trilogie se révèlent d'une morosité incroyable. Les membres des deux familles n'ont alors qu'une chose en tête : ils se demandent quand cette villégiature va finir, quand ils vont pouvoir rentrer chez eux, à Livourne ! Un fossé gigantesque se dessine entre la débauche de moyens mis en œuvre pour partir et le plaisir qu'ils retirent de ce séjour à la campagne. C'est alors que l'on arrive à la troisième pièce, *Le Retour de la villégiature*, une œuvre profondément noire où tout revient dans l'ordre. Les deux familles ont tellement dépensé d'argent que, pour se remettre à flot, elles doivent retourner à une vie disciplinée, normée, une vie qui correspond à la classe à laquelle elles appartiennent. Finalement, le rêve que tous ces personnages viennent de vivre n'aura été qu'une courte parenthèse dans leur existence.

Il s'agit donc d'une sorte de retour à leur condition...

C. S. : Oui, un retour à ce qu'il y a de pire dans leur condition. Car finalement, le personnage principal de cette *Trilogie*, le point central de toutes ces aventures et déambulations, c'est l'argent. C'est l'argent qui façonne ces personnages, qui détermine leur sens de l'appartenance à une classe, à une société, à une famille, leur sens de la loyauté, de l'amour, leur rapport à eux-mêmes... Les trois pièces qui composent cet ensemble correspondent à des rythmes très différents. *La Manie de la villégiature* va *allegro*, c'est une course folle et excessive. La deuxième pièce, elle, va *andante*, comme un après-midi d'été où la chaleur est assommante. Les choses semblent se dérouler au ralenti. Et lors du *Retour de la villégiature*, le rythme ralentit encore. C'est un retour à la réalité, à la vie de tous les jours. Les illusions tombent. On passe de la comédie au drame.

Comme tous vos projets, *La Trilogie de la villégiature* donne à voir des lignes de réflexion entre politique et intime, entre conditionnements sociaux et exigences individuelles...

C. S. : Exactement. Tout cela met en jeu des questions captivantes. Qu'est-ce que l'amour ? Qu'est-ce que la loyauté ? Qu'est-ce que la dignité ? L'amour est-il absolument nécessaire au mariage ? Les apparences sociales et le qu'en-dira-t-on sont-ils plus importants que la réalisation personnelle ? Goldoni nous montre comment les uns et les autres se plient, croyant défendre une vision de l'honneur, aux exigences de l'argent. On se rend d'ailleurs compte que l'impossibilité de jouir dont j'ai parlé touche également le domaine de l'amour. Ces personnages sont incapables de vivre leur amour. Car ils ont peur. Ils ont peur de perdre le contrôle, de se laisser envahir et porter par leurs sentiments. Ils ont peur de leurs envies intimes. Tout cela rend ces hommes et ces femmes machiavéliques et paranoïaques, mais aussi drôles à mourir et d'une grande modernité ! Il n'y en a pas un pour sauver l'autre.

« Le personnage principal de cette *Trilogie*, le point central de toutes ces aventures et déambulations, c'est l'argent. »

Les metteurs en scène qui se sont emparés par le passé de ces trois pièces — de Giorgio Strehler à Toni Servillo, en passant par Alain Françon — ont dessiné deux grandes visions de l'œuvre de Goldoni. L'une tchekhovienne, en clairs obscurs, centrée sur les conditionnements sociaux et les impasses de l'intime. L'autre plus purement comique et enjouée. Comment vous situez-vous par rapport à ces deux visions ?

C. S. : Je n'ai pas eu envie de choisir. Pour moi, ces deux visions font partie d'un même tout. Dans une sorte de folie audacieuse, j'ai voulu mêler ces deux dimensions, c'est-à-dire représenter à la fois ce que ces trois pièces ont de profondément tchekhovien et incarner leur puissance comique, leur vivacité, leur éclat, leur gaieté... *La Trilogie de la villégiature* est une comédie populaire, dans le plus beau sens du terme. Il ne faut pas avoir peur de la drôlerie et de la joie qui s'en dégagent.

Dans quelle époque votre mise en scène se situe-t-elle ?

C. S. : Contrairement à *La Locandiera*, je n'ai pas eu envie de traiter *La Trilogie de la villégiature* en costumes d'époque. L'univers de ce nouveau spectacle plonge les personnages de Goldoni dans l'Italie de la fin des années 1950. C'est un univers que l'on connaît bien, qui parle immédiatement à notre imaginaire. On est dans les Trente Glorieuses. La Seconde Guerre mondiale n'est plus qu'un affreux souvenir. L'avenir s'annonce radieux. Le monde commence à changer. On devine déjà que les mœurs vont bientôt se libérer. La morale est encore très présente, mais on sent que, peu à peu, les conditions de la modernité apparaissent. J'ai eu envie de créer un spectacle coloré, vif, un spectacle solaire, comme l'était le cinéma italien de ces années-là. Les années 1950 sont des années de contrastes, de mouvements, de couleurs, de légèreté... J'ai souhaité que toutes ces énergies soient présentes dans ma mise en scène.

Pour quelles raisons avez-vous souhaité instaurer cette distance par rapport à l'époque d'écriture de ces trois pièces ?

C. S. : Afin de rapprocher, autant que faire se peut, le monde et les personnages de Goldoni de notre temps. Je crois qu'il serait très difficile de transporter *La Trilogie de la villégiature* jusqu'à notre XXI^{ème} siècle, avec des ordinateurs et des téléphones portables. Cela créerait de trop grandes distorsions dans le texte, de trop nombreuses situations ne pourraient tout simplement pas avoir lieu dans la société hyperconnectée dans laquelle nous vivons. Il me semble, au contraire, que les années 1950 représentent un bon compromis entre notre époque et le XVIII^{ème} siècle de Goldoni. Car il s'agit d'un hier qui est encore très proche de nous, un hier qui correspond à un moment de grande créativité, notamment dans la mode, ce qui est très inspirant d'un point de vue esthétique.

Ce sont aussi les années durant lesquelles, dans les sociétés européennes, la classe moyenne a commencé à émerger...

C. S. : Oui, et cette classe moyenne ne rêvait que d'une chose : paraître bourgeoise, copier le mode de vie de la bourgeoisie, de la même façon que les bourgeois, au XVIII^{ème} siècle, copiaient le mode de vie des aristocrates.

À l'instar de *La Vie de Galilée* en 2019 ou de *Tableau d'une exécution* en 2016, *La Trilogie de la villégiature* est pour vous une nouvelle occasion de créer un grand spectacle de troupe. Quel sens donnez-vous à votre envie de mettre en scène de grandes fresques populaires ?

C. S. : Je crois que pour moi — et j'aurais envie de dire de plus en plus — le théâtre doit être, comme le disait Giorgio Strehler, « une fête des sens et de l'esprit ». Je me sens très proche du rapport au théâtre qu'il revendiquait, à mi-chemin entre Brecht et Stanislavski. C'est-à-dire un rapport au théâtre qui établit un équilibre entre, d'un côté, le regard sur la troupe d'un metteur en scène qui revendique une incarnation forte de la part des comédiennes et comédiens et, de l'autre côté, son regard de lecteur qui cherche à éclairer, avec le plus d'acuité et d'exigence possible, ce que les textes ont à nous dire du monde.

Qu'est-ce qui a orienté vos choix de distribution pour ce nouveau spectacle ?

C. S. : J'ai voulu réunir des actrices et des acteurs particuliers, des personnalités singulières capables de produire sur le plateau l'incarnation forte, essentielle, primordiale dont je viens de parler. À travers la troupe qu'ils composent, tous ensemble donnent forme sur scène à un kaléidoscope humain surprenant. Quand on lit *La Trilogie de la villégiature* en italien, on s'aperçoit que la langue de Goldoni est très rythmée, très musicale. C'est comme une cavalcade, une chevauchée extraordinaire. Je suis partie de la version française de Myriam Tanant que j'ai réadaptée en effectuant de nombreuses coupes. Comme toutes les grandes écritures, il suffit de se laisser traverser par les mots de Goldoni pour donner naissance aux tourbillons intimes, sociaux, familiaux, amoureux qui font de *La Trilogie de la villégiature* une grande plongée dans les mouvements de la vie.

Entretien réalisé par Manuel Piolat Soleymat, en avril 2022

CLAUDIA STAVISKY – Metteuse en scène



Née à Buenos Aires, Claudia Stavisky arrive en France en 1974 et entre au Conservatoire national supérieur d'art dramatique dans la classe d'Antoine Vitez, puis commence une carrière de comédienne sous sa direction, notamment dans *Falsch*, *Le Héron*, *La Mouette*... Elle joue dans des spectacles de Brigitte Jaques-Wajeman, Viviane Théophilidès, Stuart Seide, Jérôme Savary, René Loyon ou encore Peter Brook, avant de signer ses premières mises en scène en 1988. L'année suivante, elle crée *Avant la retraite* de Thomas Bernhard à La Colline – Théâtre national. Une pièce dont elle dira : « J'ai le sentiment profond qu'*Avant la retraite* est en train de faire de moi un metteur en scène. » Depuis, elle a mis en scène, pour la première fois en France, une quinzaine de textes d'auteurs contemporains dont *Nora* d'Elfriede Jelinek, *Munich/Athènes* de Lars Norén et *Mardi* d'Edward Bond, ainsi que plusieurs opéras.

En 2000, elle est nommée à la direction des Célestins, Théâtre de Lyon, où elle met en scène plus d'une trentaine de spectacles qui tournent en France et dans le monde, alternant les créations d'auteurs contemporains et le répertoire.

En 2012, à l'invitation de Lev Dodine, elle dirige les acteurs russes du Maly Drama Theatre dans *Lorenzaccio* d'Alfred de Musset. Avec les acteurs chinois de la troupe nationale du Shanghai Dramatic Arts Center, elle met en scène *Blackbird* de David Harrower (2015) et *Skylight* de David Hare (2019)

Entre 1976 et 1983, elle participe à des ateliers d'alphabétisation pour adultes par le biais de la pratique théâtrale à la prison de Fresnes et dans des foyers de travailleurs immigrés. Elle a conduit, aux Célestins et dans des quartiers défavorisés de Lyon, de nombreux ateliers de pratique artistique. Elle a également cherché à favoriser l'insertion de jeunes à la marge en les initiant aux métiers du spectacle vivant. Ainsi, un projet de médiation qu'elle mène avec les habitants de Vaulx-en-Velin entre 2014 et 2017, aboutit à l'écriture et à la création de *Senssala*, présenté au Centre Charlie Chaplin de Vaulx-en-Velin et au Théâtre des Célestins.

Pédagogue, Claudia Stavisky s'implique dans la formation d'acteurs et intervient régulièrement dans des écoles nationales telles que le CNSAD à Paris et l'ENSATT à Lyon.

Ses dernières créations mettent à l'honneur des classiques *La Place Royale de Corneille*, des grandes œuvres du XXe siècle *La Vie de Galilée* de Bertolt Brecht mais aussi des textes contemporains *Rabbit Hole* de David Lindsay Aباire, *Tableau d'une exécution* d'Howard Barker, *Skylight* de David Hare.



04 72 77 40 00

4 RUE CHARLES DULLIN - 69002 LYON

THEATREDESCELESTINS.COM



GRANDLYON
la métropole



Illustrations : Martin Lebrun - Licences : 1119751 / 1119752 / 1119753